

MON HISTOIRE NIPPONNE
(Frédéric FAGE)
extrait :

Séance I :

Retour à la case départ.

Je ne sais pas depuis combien de temps nous roulions mais Dieu, que ce chemin me semblait long. Tout me paraissait bien flou et je me sentais tellement étranger à ce décor. Décor qui pourtant, il fut un temps, était si familier. C'est fou comme les choses peuvent changer d'un seul coup, d'un seul. Et les situations basculer... J'habitais ici depuis près d'un an et je m'y sentais comme chez moi, jusqu'à aujourd'hui. Je ne reconnaissais plus rien. J'avais perdu tous mes repères. Je n'étais plus le bienvenu. Ce pays que j'avais choisi pour y vivre, où je m'étais installé avec tant de bonheur et de projets, et qui m'avait accueilli les bras ouverts, malgré une culture si différente de la mienne, maintenant me priait de partir. Me rejetait. Justement pour un problème de culture. Je pensais me fondre dans la masse, accepter toutes les situations sans sourciller... Eh bien non. La culture nipponne m'a tué.

Nous roulions à vive allure. J'arrivais à peine à distinguer le paysage. Ou peut-être, je ne le voulais plus. Les arbres défilaient, comme arrachés les uns après les autres à notre passage. Le ciel était bas, gris et, derrière les vitres de la voiture surchauffée, on devinait un froid glacial. Je collai mon visage à la vitre. Très vite, la buée m'empêcha de voir. Je sentis le froid sur le bout de mon nez.

Pas un oiseau dans le ciel. La circulation était anormalement fluide. Comme s'ils s'étaient donné le mot pour me laisser partir au plus vite, sans encombre. Me faciliter l'accès à l'aéroport. Dans l'autre sens, en revanche, c'était bouché. Les voitures étaient à l'arrêt, les unes derrière les autres, et attendaient le miracle qui allait les faire avancer d'un mètre. Début de journée classique pour tous ces travailleurs qui gagnaient la capitale nipponne afin de justifier leur salaire. J'avais l'impression que tous ces gens me regardaient du coin de l'œil, en gardant la tête droite. J'avais l'impression qu'ils étaient tous au courant de mon histoire et qu'ils se foutaient de moi, derrière mon dos, en sécurité derrière des vitres teintées.

Kaori regardait la route, lui aussi, droit devant lui. Imperturbable. Je devinais dans son regard une haine immense, un dégoût profond mais à peine perceptible, à la japonaise. Son visage était crispé. Et là, il lui tardait que cette histoire finisse. Il me détestait. Comment en étais-je arrivé là ? J'ai tant d'admiration pour lui et il en avait pour moi aussi. Du moins, je le crois. Dieu, qu'il était beau. Ses tempes, par moment, se crispaient. Ses cheveux longs, noirs ressortaient sur le velours gris du repose-tête. Ses grands yeux noirs, en amande avaient gagné en intensité. Un visage aux dimensions parfaites. Un front large et puissant. Un teint de porcelaine. Ses épaules, carrées, épousaient parfaitement le dossier du siège. Un homme fort et rassurant. Il n'avait jamais été aussi beau qu'à ce moment très précis. Je ne pouvais détacher mon regard de lui. Pour lui, je n'existais déjà plus. Dieu, que je l'aimais encore. Encore pour quelques instants puisqu'une fois que mon avion aura quitté le sol, je ne ressentirai plus rien. Tout se sera comme évanoui, envolé. Finie cette histoire. Je repartirai à zéro. J'appuierai sur la touche efface, échappe, touche *control*, *alt*, *suppr* et l'écran, à jamais, s'éteindra. En silence, dans le calme. Peut-on changer de décor comme de sentiments ? Mais n'était-ce pas ce que j'avais voulu en venant m'installer ici ? Peu importe ! Il me fallait partir

ou plutôt fuir. M'extirper de ce pays qui ne me convenait plus du tout... J'étais arrivé au bout de mes possibilités, de mes limites, intellectuelles, physiques et morales. J'étais petit, j'étais tout en bas, dans l'ombre de moi-même. J'étais tombé plus bas que terre et avais touché le fond... Pour lui. À cause de lui. Pour Kaori. À cause de Kaori. Mes sentiments à son égard commençaient déjà à prendre une autre tournure.

Je sentais si fort ! Je puais le bouc. Des odeurs de marée remontaient de mes chaussures. Je me souvenais avoir shooté dans un tas de harengs au marché aux poissons de Tokyo à quatre heures du matin, à l'ouverture. Imbibé d'alcool. De temps à autre, c'était une forte odeur d'urine, provenant de mes sous-vêtements qui prenait le dessus et là, je me souvenais des putains du quartier des affaires qui m'avaient tant appris sur la domination, la maltraitance, l'abandon de soi-même... Que m'était-il arrivé ? Comment en étais-je arrivé là ? J'aperçus une grosse déchirure sur mon manteau. Plus que les odeurs, cette déchirure me perturba. Une angoisse me monta à la gorge et des larmes coulaient maintenant sur ma joue droite. Vidé. J'étais vidé. Heureusement, Kaori ne pouvait pas voir mes larmes. Je l'avais déjà tant perturbé. Je l'avais arraché à sa vie tranquille, pour le faire basculer avec moi dans un cauchemar.

La voiture s'immobilisa brutalement, me ramenant à la réalité. C'en était fini. Nous étions arrivés. L'aéroport de Tokyo Narita. Je regardais autour de moi. Une multitude de Japonais allaient et venaient, bagages à roulettes en main, sur lesquels des rubans de couleur flottaient. Tous heureux de partir même si leurs visages ne l'exprimaient pas. Se dirigeant tous dans la même direction en file indienne.

Kaori se pencha sur moi pour ouvrir ma portière, sans me toucher, et aussitôt reprit sa position. Il regardait à nouveau droit devant lui. Ses mains sur le volant avaient changé de place et je pus constater à quel point il était mal à l'aise de par les gouttes de sueur qu'il avait laissées sur le cuir brun maintenant auréolé. Sans trop attendre, je descendis du véhicule. Il prit mon sac sur la banquette arrière et le jeta au sol, à mes pieds. Il me lança un dernier regard, rempli de colère et d'amertume, et des mots en japonais que je ne compris pas, mais qui ressemblaient à des insultes. Puis, il démarra en trombe après avoir claqué la portière violemment... Je restai là un instant pour le voir partir. Et avec lui mon histoire, notre histoire... Je ne détournai le regard qu'une fois le véhicule complètement disparu. Comme un enfant aurait pu le faire. Non pas par jeu, car le jeu était bel et bien terminé, mais juste pour faire reculer au maximum le moment où j'allais me retrouver seul. Je n'espérais plus rien et surtout pas une marche arrière... Quoi que ! J'étais seul et sale. Je faisais tache au milieu de tous ces Japonais propres sur eux et bien couverts. J'étais là, bouche bée. Les yeux remplis de larmes. Mon nez coulait. Ma chemise ouverte laissait entrevoir un col crasseux et usé. Je rajustai le col de mon manteau et fermai les boutons un à un. Lentement. Je ramassai mon sac et mes esprits et me dirigeai vers l'aérogare qui m'avait vu arriver. Je concentrai mes efforts pour ne pas hurler ma rage et ma détresse, mon échec aussi. Quelque chose frappait fort, à l'intérieur de ma tête et c'est le souffle coupé que je traversai la route et rentrai dans l'aérogare. Mon histoire nipponne était belle et bien terminée, là où justement tout avait commencé.

Quand je retrouvai mes esprits, mes yeux fixaient le plafond. Un magnifique plafond en bois, de la marqueterie. Je me demandais même de quand il pouvait dater. J'étais allongé sur un canapé Chesterfield des plus inconfortables et je me fis la remarque que, s'il voulait que je revienne, il allait devoir faire des efforts. Des portraits du dix-neuvième siècle décoraient cette pièce quelque peu austère, de ces portraits trop sérieux peints sur un fond noir. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie hors d'âge d'un vert foncé.

Il trônait devant son bureau qui devait dater de la même époque que le reste. Même lui, j'avais du mal à le « dater » ! Un visage ovale, des cheveux grisonnants en bataille et une barbe argentée qu'il caressait toujours dans le même sens, du haut vers le bas, en grognant par moment quand une idée, qu'il devait trouver bonne, lui traversait la tête.

Pendant les vingt-deux minutes qu'avait duré mon récit, Victor Hugo n'avait pas bronché.

Je ressentais une gêne mêlée de honte, moi qui n'étais pas pudique pour un sou, je ressentais enfin ce que ce mot voulait dire. Je m'étais appliqué à trouver les mots justes de peur qu'il ne comprenne pas l'importance de ma démarche, rajoutant volontairement un peu d'intensité, là ou il n'y en avait pas ou peu. J'étais très fort pour ça.

Depuis trop longtemps, je m'efforçais à regarder devant moi pour ne pas être rattrapé par les fantômes du passé. Je m'efforçais d'oublier chaque minute, chaque seconde de mon existence, j'oubliais systématiquement tout : les personnes, les lieux, tout ce qui avait pu, de près ou de loin, contribuer à ma destruction, à cette lourdeur psychologique qui me talonnait et que je reprenais tôt ou tard dans la figure, force dix. Une forme de sauvegarde obligée pour mon bien-être. Il fallait que je change le cours des choses, que je devienne maître de moi et pour cela, il fallait que je passe entre les mains d'un psychanalyste. Ça ne pouvait plus continuer ainsi, je pense que le détonateur avait été mon voyage au Japon. L'apothéose... du grand « n'importe quoi », du grand Guillaume. À mon retour je me retrouvai sans rien... plus d'appartement, plus d'ami, plus rien...des souvenirs au goût amer. Des idées sombres, je n'arrivais plus à soutenir tout ça.

L'idée de devoir tout mettre à plat, et qui plus est, devant un inconnu, me perturbait énormément. J'avais très peur de devoir me souvenir de certaines choses, de devoir développer, m'ouvrir pour souffrir à nouveau comme si la première fois ne suffisait pas et puis, qu'allais-je trouver derrière tout ça ?

C'est dans cet état d'esprit que je me rendais à ma première consultation. J'avais besoin d'y croire. C'était mon seul salut possible. Remettre les choses en place. Hiérarchiser. Crever les abcès, supporter la vérité pour plus tard mieux respirer.

**Lisez la suite dans *Mon histoire nipponne*
À commander sur ce site**